3me Année. — N° 94 — Quinze centimes le numéro (par la poste, VINGT CENTIMES) — Le 19 Avril 1866.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR frères, id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 *bis.*
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
Mlle HUET, 10, rue Saint-Lazare.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 94 de l'Avenir

Extrait de la *Revue spirite.* — Correspondance. — Lettre de Montreuil-sur-Mer. — Décès de M. Cailleux. — Manifestations physiques à Wilmington, par *J. Mitchell.*

AVIS

Quelques-uns de nos abonnés se plaignent à juste titre de l'irrégularité du service des envois de notre journal. Nous allons prendre des mesures pour que cela ne se renouvelle plus en nous adjoignant un employé qui sera spécialement chargé de ce service, attendu que la personne qui s'occupait de nos envois n'a pas répondu à notre attente.

A. d'A.

Paris, 19 Avril 1866.

Nous appelons l'attention sérieuse de nos lecteurs habituels et de nos abonnés sur les articles suivants, que M. Allan Kardec a publiés dans le numéro de la *Revue spirite* du mois d'avril courant.

A. d'A.

LE SPIRITISME SANS LES ESPRITS.

Nous avons vu dernièrement une secte tenter de se former, en arborant pour drapeau : *La négation de la prière.* Accueillie, à son début, par un sentiment général de réprobation, elle n'a pas même vécu. Les hommes et les Esprits se sont unis pour repousser une doctrine qui était à la fois une ingratitude et une révolte contre la Providence. Cela n'était pas difficile, car, en froissant le sens intime de l'immense majorité, elle portait en elle son principe destructeur (*Revue* de janvier 1866).

En voici maintenant une autre qui s'essaye sur un nouveau terrain; elle a pour devise : *Plus de communications des Esprits.* Il est assez singulier que cette opinion soit aujourd'hui préconisée par quelques-uns de ceux qui ont jadis exalté l'importance et la sublimité des enseignements spirites, et qui se faisaient gloire de ce qu'ils recevaient eux-mêmes comme médiums. A-t-elle plus de chance de succès que la précédente? C'est ce que nous allons examiner en quelques mots.

Cette doctrine, si l'on peut donner ce nom à une opinion restreinte à quelques individualités, se fonde sur les données suivantes :

« Les Esprits qui se communiquent ne sont que des Esprits ordinaires qui ne nous ont, jusqu'à ce jour, appris aucune vérité nouvelle, et qui prouvent leur incapacité en ne sortant pas des banalités de la morale. Le critérium que l'on prétend établir sur la concordance de leur enseignement est illusoire, par suite de leur insuffisance. C'est à l'homme qu'il appartient de sonder les mystères de la nature, et de soumettre ce qu'ils disent au contrôle de sa propre raison. Leurs communications ne pouvant rien nous apprendre, nous les proscrivons de nos réunions. Nous discuterons entre nous; nous chercherons et nous déciderons, dans notre sagesse, les principes qui doivent être acceptés ou rejetés, sans recourir à l'assentiment des Esprits. »

Remarquons qu'il ne s'agit point de nier le fait des manifestations, mais d'établir la supériorité du jugement de l'homme, ou de quelques hommes, sur celui des Esprits; en un mot, de dégager le Spiritisme de l'enseignement des Esprits : les instructions de ces derniers étant au-dessous de ce que peut l'intelligence des hommes.

Cette doctrine conduit à une singulière conséquence, qui ne donnerait pas une haute idée de la supériorité de la logique de l'homme sur celle des Esprits. Nous savons, grâce à ces derniers, que ceux de l'ordre le plus élevé ont appartenu à l'humanité corporelle qu'ils ont depuis longtemps dépassée, comme le général a dépassé la classe du soldat d'où il était sorti. Sans les Esprits, nous en serions encore à la croyance que les anges sont des créatures privilégiées, et les démons des créatures prédestinées au mal pour l'éternité. « Non, dira-t-on, car il y a eu des hommes qui ont combattu cette idée. » Soit; mais qu'étaient ces hommes, sinon des Esprits incarnés? Quelle influence leur opinion isolée a-t-elle eue sur la croyance des masses? Demandez au premier venu s'il connaît seulement de nom la plupart de ces grands philosophes? Tandis que les Esprits, venant sur toute la surface de la terre se manifester au plus humble comme au plus puissant, la vérité s'est propagée avec la rapidité de l'éclair.

Les Esprits peuvent se diviser en deux grandes catégories : ceux qui, parvenus au plus haut point de l'échelle, ont définitivement quitté les mondes matériels, et ceux qui, par la loi de la réincarnation, appartiennent encore au tourbillon de l'humanité terrienne. Admettons que ces derniers seuls aient le droit de se communiquer aux hommes, ce qui est une question : dans le nombre il y en a qui, de leur vivant, ont été des hommes éclairés, dont l'opinion fait autorité, et que l'on serait heureux de consulter s'ils vivaient encore. Or, de la doctrine ci-dessus il résulterait que ces mêmes hommes supérieurs sont devenus des nullités ou des médiocrités en passant dans le monde des Esprits, incapables de nous donner une instruction de quelque valeur, tandis qu'on s'inclinerait respectueusement devant eux s'ils se présentaient en chair et en os dans les assemblées mêmes où l'on refuse de les écouter comme Esprits. Il en résulte encore que Pascal, par exemple, n'est plus une lumière depuis qu'il est Esprit; mais que, s'il se réincarnait dans Pierre ou Paul, nécessairement avec le même génie, puisqu'il n'aurait rien perdu, il serait un oracle. Cette conséquence est tellement rigoureuse, que les partisans de ce système admettent la réincarnation comme une des plus grandes vérités. Il faudra en induire enfin que ceux qui placent, de très-bonne foi nous le supposons, leur propre intelligence fort au-dessus de celle des Esprits, seront eux-mêmes des nullités ou des médiocrités dont l'opinion sera sans valeur; de telle sorte qu'il faudrait croire à ce qu'ils disent, aujourd'hui qu'ils vivent, et qu'il n'y faudrait plus croire demain, quand ils seront morts, lors même qu'ils viendraient dire la même chose, et encore moins s'ils viennent dire qu'ils se sont trompés.

Je sais qu'on objecte la grande difficulté de la constatation de l'identité. Cette question a été assez amplement traitée pour qu'il soit superflu d'y revenir. Nous ne pouvons assurément savoir, par une preuve matérielle, si l'Esprit qui se présente sous le nom de Pascal est bien réellement celui du grand Pascal. Que nous importe, s'il dit de bonnes choses! C'est à nous de peser la valeur de ses instructions, non à la forme du langage, qu'on sait porter souvent l'empreinte de l'infériorité de l'instrument, mais à la grandeur et à la sagesse des pensées. Un grand Esprit qui se communique par un médium peu lettré est comme un habile calligraphe qui se sert d'une mauvaise plume; l'ensemble de l'écriture portera le cachet de son talent, mais les détails d'exécution, qui ne dépendent pas de lui, seront imparfaits.

Jamais le Spiritisme n'a dit qu'il fallait faire abnégation de son jugement, et se soumettre aveuglément au dire des Esprits; ce sont les Esprits eux-mêmes qui nous disent de passer toutes leurs paroles au creuset de la logique, tandis que certains incarnés disent : « Ne croyez qu'à ce que nous disons, et ne croyez pas à ce que disent les Esprits. » Or, comme la raison individuelle est sujette à erreur, et que l'homme est assez généralement porté à prendre sa propre raison et ses idées pour l'unique expression de la vérité, celui qui n'a pas l'orgueilleuse prétention de se croire infaillible en réfère à l'appréciation de la majorité. Est-il tenu pour cela d'abdiquer son opinion? Nullement; il est parfaitement libre de croire qu'il a seul raison contre tous, mais il n'empêchera pas l'opinion du plus grand nombre de prévaloir, et d'avoir, en définitive, plus d'autorité que l'opinion d'un seul ou de quelques-uns.

Examinons maintenant la question sous un autre point de vue. Qui est-ce qui a fait le Spiritisme? Est-ce une conception humaine personnelle? Tout le monde sait le contraire. Le Spiritisme est le résultat de l'enseignement des Esprits; de telle sorte que, sans les communications des Esprits, il n'y aurait point de Spiritisme. Si la doctrine spirite était une simple théorie philosophique éclose dans un cerveau humain, elle n'aurait que la valeur d'une opinion personnelle; sortie de l'universalité de l'enseignement des Esprits, elle a la valeur d'une œuvre collective, et c'est par cela même qu'en si peu de temps elle s'est propagée par toute la terre, chacun recevant par soi-même, ou par ses relations intimes, des instructions identiques et la preuve de la réalité des manifestations.

Eh bien! c'est en présence de ce résultat patent, matériel, que l'on essaye d'ériger en système l'inutilité des

communications des Esprits. Convenons que si elles n'avaient pas la popularité qu'elles ont acquise, on ne les attaquerait pas, et que c'est la prodigieuse vulgarisation de ces idées qui suscite tant d'adversaires au Spiritisme. Ceux qui rejettent aujourd'hui les communications ne ressemblent-ils pas à ces enfants ingrats qui renient et méprisent leurs parents? N'est-ce pas de l'ingratitude envers les Esprits, à qui ils doivent ce qu'ils savent? N'est-ce pas se servir de ce qu'ils en ont appris pour les combattre, retourner contre eux, contre ses propres parents, les armes qu'ils nous ont données? Parmi les Esprits qui se manifestent, n'est-ce pas de l'Esprit d'un père, d'une mère, des êtres qui nous sont le plus chers, qu'on reçoit ces touchantes instructions qui vont directement au cœur? N'est-ce pas à eux que l'on doit d'avoir été arraché à l'incrédulité, aux tortures du doute sur l'avenir? Et c'est alors qu'on jouit du bienfait, qu'on méconnaît la main du bienfaiteur!

Que dire de ceux qui, prenant leur opinion pour celle de tout le monde, affirment sérieusement que, maintenant, nulle part on ne veut de communications? Étrange illusion! qu'un regard jeté autour d'eux suffirait pour faire évanouir. De leur côté, que doivent penser les Esprits qui assistent aux réunions où l'on discute si l'on doit condescendre à les écouter, si l'on doit ou non leur permettre exceptionnellement la parole pour complaire à ceux qui ont la faiblesse de tenir à leurs instructions? Là se trouvent sans doute des Esprits devant lesquels on tomberait à genoux si, à ce moment, ils se présentaient à la vue. A-t-on songé au prix dont pouvait être payée une telle ingratitude?

Les Esprits ayant la liberté de se communiquer, sans égard au degré de leur savoir, il en résulte une grande diversité dans la valeur des communications, comme dans les écrits, chez un peuple où tout le monde a la liberté d'écrire, et où, certes, toutes les productions littéraires ne sont pas des chefs-d'œuvre. Selon les qualités individuelles des Esprits, il y a donc des communications bonnes pour le fond et pour la forme; d'autres enfin qui ne valent rien, ni pour le fond ni pour la forme; c'est à nous de choisir. Il ne serait pas plus rationnel de les rejeter toutes parce qu'il y en a de mauvaises, qu'il le serait de proscrire toutes les publications parce qu'il y a des écrivains qui donnent des platitudes. Les meilleurs écrivains, les plus grands génies n'ont-ils pas des parties faibles dans leurs œuvres? Ne fait-on pas des recueils de ce qu'ils ont produits de mieux? Faisons de même à l'égard des productions des Esprits; profitons de ce qu'il y a de bon et rejetons ce qui est mauvais; mais pour arracher l'ivraie, n'arrachons pas le bon grain.

Considérons donc le monde des Esprits comme la doublure du monde corporel, comme une fraction de l'humanité, et disons-nous que nous ne devons pas plus dédaigner de les entendre, maintenant qu'ils sont désincarnés, que nous ne l'eussions fait alors qu'ils étaient incarnés; ils sont toujours au milieu de nous, comme jadis; seulement, ils sont derrière le rideau, au lieu d'être devant : voilà toute la différence.

Mais, dira-t-on, quelle est la portée de l'enseignement des Esprits, même dans ce qu'il a de bon, s'il ne dépasse pas ce que les hommes peuvent savoir par eux-mêmes? Est-il bien certain qu'ils ne nous apprennent rien de plus? Dans leur état d'Esprits ne voient-ils pas ce que nous ne pouvons voir? Sans eux, connaîtrions-nous leur état, leur manière d'être, leurs sensations? connaîtrions-nous, comme nous le connaissons aujourd'hui, ce monde où nous serons peut-être demain? Si ce monde n'a plus pour nous les mêmes terreurs, si nous envisageons sans effroi le passage qui y conduit, n'est-ce pas à eux que nous le devons? Ce monde est-il complétement exploré? Chaque jour ne nous en révèle-t-il pas une nouvelle face? et n'est-ce rien de savoir où l'on va, et ce que l'on peut être en sortant d'ici? Jadis on y entrait à tâtons et en frémissant, comme dans un gouffre sans fond; maintenant ce gouffre est resplendissant de lumière, et l'on y entre joyeux; et l'on ose dire que le Spiritisme ne nous a rien appris! (*Revue spirite*, août 1865, page 225 : « Ce qu'apprend le Spiritisme. »)

Sans doute, l'enseignement des Esprits a ses limites; il ne faut lui demander que ce qu'il peut donner, ce qui est dans son essence, dans son but providentiel, et il donne beaucoup à celui qui sait chercher; mais tel qu'il est, en avons-nous fait toutes les applications? Avant de lui demander plus, avons-nous sondé la profondeur des horizons qu'il nous découvre? Quant à sa portée, elle s'affirme par un fait matériel, patent, gigantesque, inouï dans les fastes de l'histoire : c'est qu'à peine à son aurore, il révolutionne déjà le monde et met en émoi les puissances de la terre. Quel est l'homme qui aurait eu ce pouvoir?

Le Spiritisme tend à la réforme de l'humanité par la charité; il n'est donc pas étonnant que les Esprits prêchent sans cesse la charité; ils la prêcheront aussi longtemps qu'elle n'aura pas déraciné du cœur des hommes l'égoïsme et l'orgueil. S'il en est qui trouvent les communications inutiles, parce qu'elles répètent sans cesse les leçons de morale, il faut les féliciter, s'ils sont assez parfaits pour n'en avoir plus besoin; mais ils doivent songer que ceux qui n'ont pas autant de confiance dans leur propre mérite et qui ont à cœur de s'améliorer, ne se lassent pas de recevoir de bons conseils. Ne cherchez donc point à leur enlever cette consolation.

Cette doctrine a-t-elle des chances de prévaloir? Les communications des Esprits ont, comme nous l'avons dit, fondé le Spiritisme. Les repousser après les avoir acclamées, c'est vouloir saper le Spiritisme par sa base, lui enlever sa pierre d'assise; telle ne peut être la pensée de Spirites sérieux et dévoués, car ce serait absolument comme celui qui se dirait chrétien en déniant la valeur des enseignements du Christ, sous le prétexte que sa morale est identique à celle de Platon. C'est dans ces communications que les Spirites ont trouvé la joie, la consolation, l'espérance; c'est par elles qu'ils ont compris la nécessité du bien, de la résignation, de la soumission à la volonté de Dieu; c'est par elles qu'ils supportent avec courage les vicissitudes de la vie, par elles qu'il n'y a plus de séparation réelle entre eux et les objets de leurs plus tendres affections. N'est-ce pas se méprendre sur le cœur humain, de croire qu'il puisse renoncer à une croyance qui fait le bonheur!

Nous répétons ici ce que nous avons dit à propos de la prière : Si le Spiritisme doit gagner en influence, c'est en augmentant la somme des satisfactions morales qu'il procure. Que ceux qui le trouvent insuffisant tel qu'il est s'efforcent de donner plus que lui; mais ce n'est pas en donnant moins, en lui ôtant ce qui en fait le charme, la force et la popularité, qu'ils le supplanteront.

Le Spiritisme indépendant.

Une lettre, qui nous a été écrite il y a quelque temps, nous parlait du projet de donner à une publication périodique le titre de *Journal du Spiritisme indépendant*. Cette idée étant évidemment le corollaire de celle du *Spiritisme sans les Esprits*, nous allons essayer de poser la question sur son véritable terrain.

Qu'est-ce d'abord que le Spiritisme indépendant? Indépendant de quoi? Une autre lettre dit nettement : C'est le Spiritisme affranchi, non-seulement de la tutelle des Esprits, mais de toute direction ou suprématie personnelle, de toute subordination aux instructions d'un chef, dont l'opinion ne peut faire loi, attendu qu'il n'est pas infaillible.

Ceci est la chose du monde la plus facile : elle existe de fait, puisque le Spiritisme, proclamant la liberté absolue de conscience, n'admet aucune contrainte en matière de croyance, et que jamais il n'a contesté à personne le droit de croire à sa manière en matière de Spiritisme comme en toute autre chose. A ce point de vue, nous nous trouvons parfaitement indépendant nous-même, et nous entendons profiter de cette indépendance. S'il y a subordination, elle est donc toute volontaire; bien plus, ce n'est pas la subordination à un homme, mais à une idée que l'on adopte parce qu'elle convient, qui survit à l'homme si elle est juste, qui tombe avec lui ou avant lui si elle est fausse.

Pour s'affranchir des idées des autres, il faut nécessairement avoir des idées à soi; ces idées, on cherche naturellement à les faire prévaloir, sans cela on les garderait pour soi; on les proclame, on les soutient, on les défend, parce qu'on les croit l'expression de la vérité, car nous admettons la bonne foi, et non l'unique désir de renverser ce qui existe; le but est d'y rallier le plus de partisans possible, et voilà que celui qui ne veut point de chef se pose lui-même en chef de secte, cherchant à subordonner les autres à ses propres idées. Celui qui dit, par exemple : « Il ne faut plus recevoir les instructions des Esprits, n'émet-il pas un principe absolu? N'exerce-t-il pas une pression sur ceux qui en veulent, en les détournant d'en recevoir? S'il fonde une réunion sur cette base, il doit en exclure les partisans des communications, parce que, si ces derniers étaient en majorité, ils lui feraient la loi. S'il les admet, et qu'il refuse d'obtempérer à leur désir, il attente à la liberté qu'ils ont d'en réclamer. Qu'il inscrive sur son programme : « Ici on ne donne point la parole aux Esprits, » et alors ceux qui désirent les entendre se le tiendront pour dit et ne s'y présenteront pas.

Nous avons toujours dit qu'une condition essentielle de toute réunion spirite, c'est l'homogénéité, sans quoi il y a dissension. Celui qui en fonderait une sur la base du rejet des communications serait dans son droit; s'il n'y admet que ceux qui pensent comme lui, il fait bien, mais il n'est pas fondé à dire que, parce qu'il n'en veut pas, personne ne doit en vouloir. Il est, certes, libre d'agir comme il l'entend; mais, s'il veut la liberté pour lui, il doit la vouloir pour les autres; puisqu'il défend ses idées et critique celles des autres, s'il est conséquent avec lui-même, il ne doit pas trouver mauvais que les autres défendent les leurs et critiquent les siennes.

On oublie trop, en général, qu'au-dessus de l'autorité d'un homme il en est une à laquelle quiconque se pose en représentant d'une idée ne peut se soustraire : c'est celle de tout le monde; l'opinion générale est la suprême juridiction qui sanctionne ou renverse l'édifice des systèmes; nul ne peut s'affranchir de la subordination qu'elle impose. Cette loi n'est pas moins toute-puissante en Spiritisme. Quiconque froisse le sentiment de la majorité et l'abandonne, doit s'attendre à en être abandonné; là est la cause de l'insuccès de certaines théories et de certaines publications, abstraction faite du mérite intrinsèque de ces dernières, sur lequel on se fait souvent illusion.

Il ne faut pas perdre de vue que le Spiritisme n'est inféodé ni dans un individu, ni dans quelques individus, ni dans un cerle, ni même dans une ville, mais que ses représentants sont dans le monde entier, et que parmi eux, il y a une opinion dominante et profondément accréditée; se croire fort contre tous, parce qu'on a l'approbation de son entourage, c'est s'exposer à de grandes déceptions.

Il y a deux parties dans le Spiritisme : celle des faits matériels, et celle de leurs conséquences morales. La première est nécessaire comme preuve de l'existence des Esprits, aussi est-ce celle par laquelle les Esprits ont commencé; la seconde, qui en découle, est la seule qui puisse amener la transformation de l'humanité par l'amélioration individuelle. L'amélioration est donc le but essentiel du Spiritisme. C'est celui vers lequel doit tendre tout spirite sérieux. Ayant déduit ces conséquences d'après les instructions des Esprits, nous avons défini les

devoirs qu'impose cette croyance; le premier nous avons inscrit sur le drapeau du Spiritisme: *Hors la charité, point de salut*, maxime acclamée, à son apparition, comme le flambeau de l'avenir, et qui bientôt a fait le tour du monde en devenant le mot de ralliement de tous ceux qui voient dans le Spiritisme autre chose qu'un fait matériel. Partout elle a été accueillie comme le symbole de la fraternité universelle, comme un gage de sécurité dans les relations sociales, comme l'aurore d'une ère nouvelle, où doivent s'éteindre les haines et les dissensions. On en comprend si bien l'importance, que déjà on recueille les fruits; entre ceux qui s'en font une règle de conduite, règnent la sympathie et la confiance qui font le charme de la vie sociale; dans tout Spirite de cœur, on voit un frère avec lequel ont est heureux de se trouver, car on sait que celui qui pratique la charité, ne peut ni faire ni vouloir le mal.

Est-ce donc de notre autorité privée que nous avons promulgué cette maxime? Et quand nous l'eussions fait, qui pourrait le trouver mauvais? Mais non; elle découle de l'enseignement des Esprits, qui eux-mêmes l'ont puisé dans ceux du Christ, où elle est écrite en toutes lettres, comme pierre angulaire de l'édifice chrétien; mais où elle était restée ensevelie pendant dix-huit siècles. L'égoïsme des hommes n'avait garde de la faire sortir de l'oubli pour la mettre en lumière, parce que c'eût été proclamer leur propre condamnation; ils ont préféré chercher leur salut dans des pratiques plus commodes et moins gênantes. Cependant, tout le monde avait lu et relu l'Évangile, et, à bien peu d'exceptions près, personne n'y avait vu cette grande vérité reléguée au second plan. Or, voilà que par l'enseignement des Esprits elle est subitement connue et comprise de tout le monde. Combien d'autres vérités recèle l'Évangile, et qui ressortiront en leur temps! (*Evangile selon le Spiritisme*, ch. xv.)

En inscrivant au frontispice du Spiritisme la suprême loi du Christ, nous avons ouvert la voie du *Spiritisme chrétien*; nous sommes donc fondé à en développer les principes, ainsi que les caractères du vrai spirite à ce point de vue.

Que d'autres puissent mieux faire que nous, nous n'allons pas à l'encontre, car nous n'avons jamais dit: « Hors de nous, point de vérité. » Nos instructions sont donc pour ceux qui les trouvent bonnes; elles sont acceptées librement et sans contrainte; nous traçons une route, la suit qui veut; nous donnons des conseils à ceux qui nous en demandent, et non à ceux qui croient pouvoir s'en passer; nous ne donnons d'ordres à personne, parce que nous n'avons pas qualité pour cela.

Quant à la suprématie, elle est toute morale et dans l'adhésion de ceux qui partagent notre manière de voir; nous ne sommes investi, même pour ceux-là, d'aucun pouvoir officiel, nous ne nous sommes décerné aucun titre, et le seul que nous prenions avec les partisans de nos idées, est celui de frère en croyance; s'ils nous considèrent comme leur chef, c'est par suite de la position que nous donnent nos travaux, et non en vertu d'une décision quelconque. Notre position est celle que chacun pouvait prendre avant nous; notre droit, celui qu'a tout le monde de travailler comme il l'entend et de courir la chance du jugement public.

De quelle autorité gênante ceux qui veulent le Spiritisme indépendant entendent-ils donc s'affranchir, puisqu'il n'y a ni pouvoir constitué, ni hiérarchie fermant la porte à qui que ce soit, puisque nous n'avons sur eux aucune juridiction, et que, s'il leur plaît de s'écarter de notre route, nul ne peut les contraindre d'y rentrer? Nous sommes-nous jamais fait passer pour prophète ou messie? Prendraient-ils donc au sérieux les titres de grand prêtre, de souverain pontife, de pape même, dont il a plu à la critique de nous gratifier? Non-seulement nous ne nous les sommes jamais octroyés, mais les Spirites ne nous les ont jamais donnés. — Est-ce de l'ascendant de nos écrits?

Le champ leur est ouvert comme à nous pour se concilier les sympathies du public. S'il y a pression, elle ne vient donc pas de nous, mais de l'opinion générale qui pose son véto sur ce qui ne lui convient pas, et qui elle-même subit l'ascendant de l'enseignement général des Esprits. C'est donc à ces derniers qu'il faut s'en prendre, en définitive, de l'état des choses, et c'est peut-être bien ce qui fait qu'on ne veut plus les écouter. — Est-ce des instructions que nous donnons? Mais nul n'est forcé de s'y soumettre. — Ont-ils à se plaindre de notre blâme? Nous ne nommons jamais personne, si ce n'est quand nous avons à louer, et nos instructions sont données sous une forme générale, comme développement de nos principes, à l'usage de toute le monde. Si d'ailleurs elles sont mauvaises, si nos théories sont fausses, en quoi cela peut-il les offusquer? Le ridicule, si ridicule il y a, sera pour nous. Ont-ils donc tellement à cœur les intérêts du Spiritisme, qu'ils craignent de les voir péricliter entre nos mains? — Nous sommes trop absolu dans nos idées! Nous sommes un entêté dont on ne peut rien faire? Eh! mon Dieu, chacun a ses petits défauts; nous avons celui de ne pas penser tantôt blanc, tantôt noir; nous avons une ligne tracée, et nous n'en dévions pour complaire à personne; il est probable que nous serons comme cela jusqu'à la fin.

Est-ce notre fortune qu'on envie? Où sont nos châteaux, nos équipages et nos laquais? Certes, si nous avions la fortune qu'on nous suppose, ce ne serait toutefois pas en dormant qu'elle serait venue, et bien des gens amassent des millions par un labeur moins rude. — Que faisons-nous donc de l'argent que nous gagnons? Comme nous ne demandons des comptes à personne, nous n'avons à en rendre à personne; ce qui est certain, c'est qu'il ne sert pas à nos plaisirs. Quant à l'employer à soudoyer des agents et des espions, nous renvoyons cette calomnie à son adresse. Nous avons à nous occuper de choses plus importantes que de savoir ce que font tels ou tels; s'ils font mal, cela les regarde. S'il en est qui ambitionnent notre position, est-ce dans l'intérêt du Spiritisme ou dans le leur? Qu'ils la prennent donc avec *toutes ses charges*, et probablement ils ne trouveront pas que ce soit une sinécure aussi agréable qu'ils le supposent. S'ils trouvent que nous conduisons mal la barque, qui les empêchait d'en prendre le gouvernail avant nous? et qui les en empêche encore aujourd'hui? — Se plaint-on de nos intrigues pour nous faire des partisans? Nous attendons qu'on vienne à nous et nous n'allons chercher personne? nous ne courons même pas après ceux qui nous quittent, parce que nous savons qu'ils ne peuvent entraver la marche des choses; leur personnalité s'efface devant l'ensemble. D'un autre côté, nous ne sommes pas assez vain pour croire que ce soit pour notre personne qu'on se rallie à nous; c'est évidemment pour l'idée dont nous sommes le représentant; c'est donc à cette idée que nous reportons les témoignages de sympathie qu'on veut bien nous donner.

En résumé, le Spiritisme indépendant serait à nos yeux un non-sens, puisque l'indépendance existe de fait et de droit, et qu'il n'y a de discipline imposée à personne. Le champ d'exploration est ouvert à tout le monde; le juge suprême du tournoi, c'est le public; la palme est pour celui qui sait la conquérir. Tant pis pour ceux qui tombent avant d'avoir atteint le but.

Parler de ces opinions divergentes qui, en définitive, se réduisent à quelques individualités, et ne font corps nulle part, n'est-ce pas, diront peut-être quelques personnes, y attacher trop d'importance, effrayer les adeptes en leur faisant croire à des scissions plus profondes qu'elles ne le sont? n'est-ce pas aussi fournir des armes aux ennemis du Spiritisme?

C'est précisément pour prévenir ces inconvénients que nous en parlons. Une explication nette et catégorique qui réduit la question à sa juste valeur, est bien plus propre à rassurer qu'à effrayer les adeptes; ils savent à quoi s'en tenir et y trouvent à l'occasion des arguments pour la réplique. Quant aux adversaires, ils ont maintes fois exploité le fait, et c'est parce qu'ils en exagèrent la portée, qu'il est utile de montrer ce qu'il en est. Pour plus ample réponse, nous renvoyons à l'article de la *Revue* d'octobre 1865, page 297, et plus spécialement à la page 307.

ALLAN KARDEC.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Montreuil-sur-Mer, le 7 avril 1866.

Monsieur,

Un homme précieux par son dévouement à la doctrine spirite, et qui, en quelques années, a fait une si rapide propagande dans la ville de Montreuil et les environs, que l'on y compte aujourd'hui plusieurs centaines de spirites, M. Cailleux, docteur en médecine, président du groupe spirite de Montreuil (et l'un des abonnés de *l'Avenir*), vient de mourir victime de son dévouement pendant le choléra qui a désolé nos contrées. Il est mort ce spirite convaincu, et le clergé de la ville a cru, pour cette raison, devoir lui refuser la sépulture ecclésiastique. Mais comme vous pourrez le voir dans le numéro du *Journal de Montreuil* que je vous envoie, ceux que ces messieurs du clergé abandonnent ne sont pas précisément tout à fait délaissés. Toute la ville de Montreuil, comme vous le verrez, assistait au convoi de cet homme de bien. La famille a fait des démarches à l'évêché pour qu'une messe fût chantée à l'église, quoiqu'il n'y ait eu qu'un enterrement *civil*. On l'a cependant obtenu, et le service a été chanté trois jours après l'enterrement.

Le Spiritisme a fait une grande perte par la mort de M. Cailleux, et je suis persuadé que tous nos frères en croyance s'associeront à notre légitime douleur.

Tous les spirites de Montreuil vous seraient bien reconnaissants si vous vouliez reproduire en entier ou en partie l'article sur M. Cailleux, inséré dans le *Journal de Montreuil*, et dont je viens de vous parler. Ce serait un hommage mérité rendu à la mémoire d'un homme qui a rendu d'immenses services à la doctrine que nous défendons.

Hier soir, le conseil municipal de Montreuil a décidé, à l'unanimité, sur la proposition de M. le maire, qu'un monument public serait élevé, aux frais de la ville, comme témoignage de reconnaissance à la mémoire de M. Cailleux.

Dans l'espérance que vous voudrez bien accueillir favorablement la demande des spirites de Montreuil, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre tout dévoué frère en croyance.

Un de vos lecteurs,
CHARLOT, spirite de Montreuil.

Nous qui connaissions M. Cailleux par sa correspondance, nous ne pouvons que regretter un homme qui fut toujours pour nous d'un conseil si sûr, et dont la tolérance était aussi grande que son indépendance de toute autocratie. Nous savons que son concours ne nous fera pas plus défaut aujourd'hui qu'autrefois. Nous l'en remercions.

M. CAILLEUX

Un homme de bien vient de s'éteindre au milieu de la douleur générale. M. Cailleux, docteur en médecine depuis près de trente ans, membre du Conseil Municipal, membre de bureau de bienfaisance, médecin des pauvres, médecin des épidémies, est mort vendredi dernier, à 7 heures du soir.

Lundi, une foule immense composée de toutes les classes de la société le conduisait à sa dernière demeure. Le silence religieux qui régna dans tout le parcours du convoi donnait à cette triste et imposante cérémonie le caractère d'une manifestation publique. Ce simple cercueil suivi de près de trois mille personnes en pleurs et plongées dans une douleur muette, eût touché les cœurs les plus durs. C'était toute une ville qui était accourue rendre les derniers devoirs à l'un de ses plus chers habitants; c'était toute une population qui voulait conduire jusqu'au cimetière celui qui s'était tant de fois sacrifié pour elle. Les pauvres que M. Cailleux avait si souvent comblés de ses bienfaits, ont montré qu'ils avaient un cœur reconnaissant; un grand nombre d'ouvriers ont enlevé des mains des porteurs le cercueil de leur bienfaiteur et se sont fait une gloire de porter jusqu'au cimetière ce précieux fardeau!...

Les coins du drap étaient tenus par M. Lecomte, premier adjoint, M. Cosyn premier conseiller municipal, M. Hacot, membre du Bureau de Bienfaisance, et M. Delplanque, médecin et conseiller municipal. — En avant du cortége marchait le Conseil Municipal, précédé de M. Emile Delhomel, maire. Dans l'assemblée on remarquait M. Charbonnier, sous-préfet, M. Martinet, procureur impérial, M. le Commandant de place, toutes les notabilités de la ville et les médecins des localités voisines.

Un grand nombre de soldats de la garnison, que M. Cailleux avait soignés à l'Hôtel-Dieu, avaient obtenu la faveur d'assister à l'enterrement et s'étaient empressés de venir se mêler à la foule.

Lorsqu'on fut arrivé au cimetière, un ouvrier fendit la foule; et s'arrêtant devant la tombe, prononça d'une voix émue, au milieu du silence général, ces quelques paroles : « *Homme de bien, qui avez été le bienfaiteur des » pauvres et qui êtes mort victime de votre sublime dévoue» ment, recevez nos derniers adieux, votre souvenir demeu» rera éternellement dans nos cœurs.* » Après ces paroles dictées par un sentiment de reconnaissance, la foule s'est retirée dans un recueillement religieux. La tristesse qui régnait sur tous les fronts montrait assez quelle immense perte la ville de Montreuil venait de faire.

M. Cailleux en effet avait su par ses nombreuses qualités se conquérir l'estime universelle. Tout sa vie n'a été qu'une longue suite d'actes de dévouement; il a travaillé jusqu'au dernier jour sans vouloir jamais prendre de repos, et mardi dernier il alla encore visiter plusieurs malades à la campagne. Quand on lui parlait de son âge avancé et qu'on l'engageait à se reposer de ses nombreuses fatigues, il eût volontiers répondu comme Arnauld : « J'ai l'éternité tout entière pour me reposer. » Chaque heure de sa vie fut consacrée à soigner les malades, à consoler les affligés; il ne vivait pas pour lui, mais pour ses semblables, et toute son existence peut se résumer en ces trois mots : Charité, Dévouement, Abnégation.

Dans ces derniers temps, lorsque l'épidémie sévit à Etaples et dans les villages des alentours, le docteur Cailleux se mit tout entier au service des malades, il parcourut les villages infestés, visitant les pauvres, soignant les uns, secourant les autres, et ayant des consolations pour tous. Il visita ainsi plus de 800 malades, entrant dans les habitations les plus malsaines, s'asseyant au chevet des moribonds et leur administrant lui-même les remèdes, sans jamais se plaindre, demeurant au contraire d'une humeur toujours égale et d'une gaieté proverbiale. Le malade qui le voyait était déjà à moitié guéri par cette humeur joviale, toujours accompagnée du mot pour rire.

Huit jours avant sa mort, M. Cailleux est allé visiter ses malades de Berck, Lefaux, Camiers et Etaples, puis sa soirée fut consacrée aux malades de la ville : voilà quelle était pour lui l'œuvre d'une seule journée!

Tant d'abnégation allait lui être funeste, et il devait être la dernière victime du fléau. Le 29 mars, il commença à sentir une forte diarrhée... Il allait se reposer quand on le demande pour un malade de la campagne. Malgré des conseils amis, il part en disant : « *Je ne veux » pas exposer un malade par ma faute; s'il en mourait, » j'en serais cause. Je ne fais qu'accomplir mon devoir.* » Quand il revint le soir, par un mauvais temps, de nouveaux symptômes de maladie apparaissaient. Il se mit au lit, le mal augmenta, le lendemain la maladie était déclarée, et vendredi il expirait...

On est effrayé quand on songe aux douleurs terribles que doit ressentir un homme qui connaît sa position, qui se voit mourir. M. Cailleux indiquait lui-même le traitement à suivre à deux de ses confrères accourus auprès de lui pour l'assister. Il savait bien qu'il n'en guérirait pas. « *Si le mieux ne se fait pas bientôt sentir,* » disait-il, *dans douze heures je n'existerai plus.* » Il se voyait mourir, il sentait la force vitale diminuer et s'éteindre peu à peu, sans pouvoir arrêter cette marche vers la tombe. Ses derniers moments furent calmes et sereins, et je ne saurais mieux appeler cette mort que le repos dans le Seigneur. *Beati qui moriuntur in Domino.*

Quelques heures avant sa mort on lui demandait quel remède il fallait employer? « *La science humaine,* dit-il, » *a employé tous les remèdes qui sont en son pouvoir, Dieu » seul peut maintenant arrêter le mal, il faut se confier » en sa divine Providence.* » — Il se pencha alors sur son lit, et les yeux fixés vers le ciel, comme s'il eût éprouvé un avant-goût de la béatitude céleste, il expira sans douleur, sans aucun cri, de la mort la plus douce et la plus calme.

Homme de bien, dont toute la vie ne fut qu'un long dévouement, vous avez travaillé sur cette terre, maintenant vous jouissez de la récompense que Dieu réserve à ceux qui ont toujours observé sa loi. Alors que l'égoïsme coulait à pleins bords sur la terre, vous, vous débordiez d'abnégation et de charité. Visiter les pauvres, secourir les malades, consoler les affligés, voilà quelle fut votre œuvre. Oh! que de familles vous ont béni! que de pères à qui vous avez sauvé leurs enfants, pendant la dernière épidémie, que d'enfants qui allaient être orphelins et que vous avez ravis au fléau destructeur, que de familles sauvées par votre dévouement sont venues, lundi, de plusieurs lieues, pour vous accompagner à votre dernière demeure.

Votre vie fut toujours pure et sans tache; votre mort fut héroïque; soldat de la charité, vous avez succombé en sauvant vos frères de la mort, vous avez péri frappé par le fléau que vous combattiez. Ce glorieux dévouement allait recevoir sa récompense, et bientôt la croix d'honneur, que vous aviez si noblement gagnée, allait briller sur votre poitrine... Mais Dieu avait sur vous d'autres desseins, il vous préparait une récompense plus belle que les récompenses des hommes, il vous préparait le bonheur qu'il réserve à ses fidèles serviteurs. Votre âme s'est envolée dans ces mondes supérieurs où, débarrassée de cette lourde enveloppe matérielle, délivrée de tous les liens qui, sur cette terre, pèsent sur nous, elle jouit maintenant de la perfection et du bonheur qui l'attendaient.

En ce séjour de félicité, ne nous oubliez pas, pensez aux nombreux amis que vous laissez sur cette terre et que votre séparation plonge dans une profonde douleur. Fasse le Ciel qu'un jour nous vous retrouvions là-haut pour y jouir d'un bonheur éternel... C'est cette espérance qui nous console et qui nous donnera la force de supporter avec patience votre absence... Adieu!... adieu. A. J.

Pour copie conforme : JULES DUVAL.

(*Journal de Montreuil.*)

MANIFESTATIONS PHYSIQUES A WILMINGTON

ÉTAT DE DELAWARE

Notre cité a été mise en émoi par suite d'un défi porté au docteur H. Fitzgibbon de produire, par l'entremise de son médium miss Ella Vanwie, des manifestations physiques dans un cabinet monstre de sept pieds carrés et de douze pieds de hauteur. Le cabinet ayant été établi, le docteur commença le 12 février ses conférences, qui eurent lieu à Wilmington Institute, devant une nombreuse assemblée. Le comité choisi par les auteurs du défi était formé de M. C. H. Lounsbury, M. George Buzinw, Mme M. Mala et Mme C. Nebeker. Comme le cabinet avait été construit sous leur inspection, il n'y avait qu'à examiner les instruments qui étaient accrochés à des patères au plafond. Les dames soumirent à une visite minutieuse toute la personne du médium, et enlevèrent de sa toilette ce qui leur semblait pouvoir servir aux manifestations Miss Vanwie fut alors cousue dans un sac de coton écru, et ce dernier fut solidement cloué au plancher. On entendit aussitôt des sons d'instruments, tels que violon, tambour, cors, clochettes, etc. Les portes furent ouvertes, mais rien n'était changé dans la position du médium. On plaça ensuite par terre tous les instruments; six d'entre eux se trouvèrent quelques instants après suspendus au plafond, le médium restant toujours emprisonné et hors d'état de faire le moindre mouvement. Puis vinrent des manifestations d'un autre genre. Des mains blanches, rouges et noires se montrèrent, ainsi que des fragments de draperies, des plumes, etc. Un examen rigoureux de la personne du médium amena le comité à déclarer que, quelle que fût la cause de ces phénomènes, elle était en dehors et indépendante du médium.

Les séances du lendemain et surlendemain eurent le même résultat, sauf que l'audience était encore plus nombreuse, et que la classe élevée de la société, qui s'était jusque-là tenue à l'écart, y était largement représentée. La dernière séance du 15 février présenta un intérêt puissant. Des Esprits indiens se mirent à danser au son des instruments, et leurs mouvements violents semblaient devoir à chaque instant renverser le cabinet. On y avait placé par terre une plaque de zinc couverte de farine; en ouvrant la porte, on la trouva entourée de six clochettes, et sur la farine se voyait l'empreinte des pas d'un enfant indien, reconnaissable comme tel au large écartement des doigts du pied. D'autres marques révélèrent la présence d'un enfant de douze à dix-huit mois. Tout le monde put se convaincre de la réalité de ce fait étrange. Le nombre d'objets qui parurent à l'ouverture du cabinet fut vraiment extraordinaire. Deux membres du comité en ont compté jusqu'à soixante-onze. Il s'y trouvait des mains des trois races qui habitent les États-Unis : des mains couvertes de sang, d'autres qui étaient mutilées ou enveloppées de linges, comme si elles venaient de quitter un champ de bataille; des mains de femme avec et sans bagues, des habillements d'enfants, des mouchoirs brodés, des rubans de toutes les couleurs, des ciseaux, des crayons, etc. Un des Esprits présenta une plume et demanda du papier; mais à peine en eût-on présenté à l'ouverture un morceau, qu'il fut rendu couvert de traits à l'encre, et cette dernière était encore humide. La partie féminine du comité procéda ensuite à un examen sévère de la personne de miss Vanwie; elle fut forcée de déclarer que le médium n'avait pu cacher sur lui aucun de ces objets. L'absence de toute fraude ayant été constatée, le public accueillit par des applaudissements unanimes la proposition de voter des remercîments au docteur Fitzgibbon et à miss Vanwie. Ces manifestations sont certainement les plus remarquables et ont beaucoup contribué à propager ici le spiritualisme. Il ne faut pas oublier qu'elles se sont produites publiquement, que tout le monde en a pu vérifier la sincérité, et que le cabinet a été construit par un de nos concitoyens sous l'inspection d'un comité, dont personne à Wilmington ne conteste les lumières et l'intelligence. Le docteur a donné sa dernière séance le 18 de ce mois à Mac-Donnell's Hall, qui est maintenant la salle de conférence des Spiritualistes à Washington, Baltimore, Lancaster, Harrisburg, Cincinnati, etc., puis il visitera Chicago et l'Ouest, et de là il ira en Californie.

Wilmington, Delaware, le 16 février 1866.

(*Religio-Philosophical journal.*)

Traduit par J. M. MITCHELL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.